

Comment branler le Bouddha Contribution à une dialectique de la masturbation divine

Serge Pey

L'art et la vie
Numéro 85, automne 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45927ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)
Les Éditions Intervention

ISSN
0825-8708 (imprimé)
1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pey, S. (2003). Comment branler le Bouddha : contribution à une dialectique de la masturbation divine. *Inter*, (85), 42–43.

Comment branler le Bouddha

Contribution à une dialectique de la masturbation divine

Serge PEY

Lettre à Robert Filliou

500 juin 2003

Cher Robert FILLIOU,

L'eau des puits se brise comme une vitre. Nous buvons du verre sans pain et sans feu dans le verre. Oiseau dans l'oiseau, pain dans le pain. Le feu trébuche sur son propre pied de feu.

Les hommes craignent d'oublier leur propre esprit et de tomber dans le vide. Les hommes ne savent pas que le vide n'est pas le vide. Feu dans le feu, le feu juge la lumière.

Il y a une impossibilité à saisir l'esprit avec l'esprit. Nous parlons avec la toupie et le marteau des musiques. Nos échelles sont des abîmes. Les cloches sont enceintes de tous les troupes.

Quand je serre la main de mon ami le moine-philosophe Pham Cong THIEN, je ne me lave pas durant plusieurs jours. Je me mets un gant de plastique pour protéger ma main de la vaisselle. Je me dis que c'est sûrement la seule main au monde qui ait un jour osé masturber Dieu.

« Masturber Dieu » : mon ami le moine-philosophe Pham Gong THIEN avait lancé ce mot d'ordre en pleine guerre du Vietnam, à Saïgon, revêtu de sa robe de moine bouddhiste. « Il faut branler Dieu », avait-il marqué sur les murs avec une bombe blanche. Mais avec quelle main branler Dieu ? Quel était le sexe de Dieu ? Quelle était sa longueur ou sa profondeur ? Quelle était sa forme ?

Pour mon ami, le moine-philosophe Pham Gong THIEN, quand on éternuait, c'était signe qu'on avait branlé le divin par les narines. À la qualité de l'éternuement, on pouvait mesurer la force de la prière ou du coït nasal que l'index de la main droite avait provoqué dans les labyrinthes des sinus. Pour mon ami, le moine-philosophe Pham Gong THIEN, branler Dieu était l'ultime degré de l'accomplissement d'un être de prières dans sa relation à l'Être et au non-Être.

Selon le canon bouddhique, la main fermée est le symbole du secret. La main de Bouddha n'est pas fermée, c'est-à-dire qu'il ne tient secret aucun point de la doctrine. Mon ami pratiquait aussi souvent « l'embryon de grande compassion » : les doigts pliés de façon à former un triangle de lumière avec le pouce indiquant la concentration affective. L'index de la main gauche pointé vers le ciel et s'insérant dans la main droite fermée signifiait la pénétration dans la connaissance appelée « le plan du diamant ».

Mon ami disait que dans la vibration du vide nous avions deux mains pour nager dans le grand sexe du vide et deux mains pour nager dans le grand sexe du plein.

Certains d'entre nous pensaient qu'il fallait cependant une troisième main, peut-être vide et pleine, pour masturber Dieu. Une main métaphysique, une non-main comme le non-Être, avec des non-douces, un non-sexe et des non-trous.

Le principe, disait mon ami, est en nous, il nous faut entrer en état de béatitude pour le trouver. Masturber Dieu est la voie et le stade supérieurs d'une prière dialectique entre l'être et le non-être. La vraie prière est une non-prière comme le vrai poème est un non-poème.

Et un vrai poète restera un ex-poète parmi les poètes.

Il faut savoir rire jusqu'au non-rire.

Nous sommes parfois obligés d'inventer des tendresses. Le lac, dans lequel le vol des oies sauvages se mire, ne sait pas qu'il est un miroir, ni le vol de ces oies, qu'il est un vol.

Les horloges reviennent dans la pluie. Tout récit est un souvenir qui ne se réalise que s'il vient de l'avenir.

Dans un poème, il faut se souvenir de l'avenir en faisant surgir ce qui n'est pas encore né.

Pour donner l'heure, la lumière a besoin de l'ombre.

Le chasseur est le temps. Un oiseau tiré par l'arc n'est qu'une horloge de plumes arrêtée et traversée par ses propres aiguilles.

« L'esprit qui ne peut se saisir lui-même est comme l'œil qui voit mais qui est incapable de se voir lui-même. Saisir l'esprit avec l'esprit est une impossibilité qui équivaut à la non-action. »

J'ai connu un jour une expérience de masturbation divine, plus directe et plus précise que celle du mot d'ordre que mon ami Pham Cong THIEN avait écrit sur les murs de Saïgon pendant la guerre du Vietnam.

C'était un 500 février ou un 600 septembre, les fidèles du temple bouddhiste, de ce quartier de Tokyo où nous nous promenions, avaient inventé une manière impossible-possible de manifester « l'esprit non né qui ne peut lui-même se saisir ».

Une façon de trouver le non né, c'est de le piéger, de le faire se retourner sur lui-même, pour le faire naître à soi.

Ce matin-là, c'était un 500 février ou un 600 septembre, vers onze heures environ, nous fûmes témoins et acteurs en même temps d'une libération douce à l'égard de la pensée et de l'action.

Je venais d'écraser des tomates et de détruire le drapeau japonais en rendant un hommage à BASHŌ qui nous avait laissé cet écrit prophétique :

« Les poireaux
tout blancs lavés
que c'est froid. »

Je marchais donc en compagnie d'Esther FERRER et de Giovanni FONTANA. Ce jour-là, je ne me souviens plus du jour, peut-être un 500 février ou un 600 septembre, nous avons vu une longue file ininterrompue de femmes devant l'entrée d'un temple avec des savonnettes, des serviettes et des gants de toilette.

Dehors, dans la rue, un invisible miroir planait au milieu des corbeaux où parfois ils se posaient. L'avenir téléphonait parmi les bêtes. Les voitures ne klaxonnaient pas.

Chaque femme, à tour de rôle, s'arrêtait devant la statue d'un petit Bouddha de bronze puis en riant le lavait comme un enfant et lui parlait, l'embrassait sur les oreilles, le peignait, lui caressait le sexe, lui séchait la tête avec un mouchoir.

Le Bouddha sourit toujours quand on le caresse.

Le rire est sûrement la seule possibilité de comprendre le non né.

Ce 500 février ou ce 600 septembre, la file depuis la rue jusqu'à l'entrée du temple devait bien faire cent cinquante mètres de long. Quand notre tour arriva, de nous présenter devant le petit Bouddha, Esther lui lava les dents avec une brosse et Giovanni lui cura les pieds. Une jeune fille à mes côtés se pencha pour lui embrasser le sexe. Je le répète, cela se passait dans un faubourg de Tokyo un 500 février ou un 600 septembre.

L'esprit qui ne peut se saisir lui-même est appelé « non né ».

Quand je passais mon doigt au bas des reins du Bouddha, puis dans la raie des fesses, je sentis remuer un sexe à l'intérieur de la statue, caché dans sa matière, comme une turquoise ou un lotus.

Je ne me souviens plus de l'adresse ni du numéro de cette rue sans nom puisque à Tokyo, il n'y a pas de nom de rue. Je me souviens seulement d'avoir acheté deux bols pour boire : un pour boire le vide et l'autre pour boire le plein.

La statue était devenue brûlante sous les caresses.

Quand je touchai ses lèvres, il me sembla sentir de la salive et un baiser entre ses dents. Le petit Bouddha jouait au foot avec le monde. Les sourires construisent parfois des maisons de baisers.

Si sur un chemin tu rencontres une mouche, suis-la parce qu'elle te suit.

Alan W. WATTS nous enseigne que les deux premiers koans se nomment : le visage original de HUINENG, et l'autre le wu de Chao-chou ou la main unique de HAKUIN.

Quand on demande à l'élève pourquoi le maître répond « non » à la question suivante : « Un chien a-t-il une nature de Bouddha ? », le « non » doit être matérialisé violemment par un coup.

Selon un proverbe chinois : « Une seule main ne peut pas claquer. » C'est pourquoi le maître demande ensuite : « Quel est le bruit d'une seule main ? Peut-on entendre ce qui ne fait pas de bruit ? Peut-on entendre un son sorti d'un objet qui n'a rien à frapper ? »

C'est pour cela que le maître poète doit frapper parfois son élève, non pour le punir, mais pour manifester le son du rythme.

Ainsi après avoir dit un poème en mémoire des morts de Nagasaki et de Hiroshima puis piétiné soixante kilos de tomates, Giovanni FONTANA, Esther FERRER et moi-même, nous avons été témoins de notre propre joie.

La statue semblait parfois se réveiller quand les mains des fidèles la touchaient.

Les gens qui la caressaient étaient si nombreux que le bronze avait pris la température et la douceur d'une peau de femme.

Les mains inventent toujours la peau de Dieu.

Le non né était si heureux des mains qui le caressaient, ce 500 février ou ce 600 septembre, que nous le vîmes lécher des sexes à quatre pattes, dans le temple zen qui joutait la statue.

(Dieu est toujours une peau entre le né et le non né.)

Quand nous sommes entrés dans la grande salle, des moines recueillaient en psalmodiant des flaques de sperme dans leurs mains sur le plancher et les confiaient à d'autres moines qui les versaient à leur tour dans la Voix Lactée à grands coups de seaux d'eau et de balais.

J'ai compris ce matin du 500 février ou du 600 septembre que ces moines avaient en plus de l'entretien du temple la charge de l'entretien du ciel.

Les poètes sont toujours responsables de l'univers.

MARX a tort : « Interpréter le monde c'est le changer », rappelle Henri en commentant la postmodernité.

Dehors la pluie tombait. « GOD-DOG !! GOD-DOG !! » faisaient les gouttes sur le toit en tôle de la baraque du jardinier.

Dieu est un chien dans les arbres, ai-je donné comme titre à un livre qu'on ne peut traduire en arabe, à cause de l'impossibilité de son titre, me disait Adonis.

Quand il pleut, les chiens regardent l'eau dans leur rêve. La pluie a des rythmes que le rythme ne connaît pas. Il faut savoir aussi écouter la musique qui ne fait pas de musique.

Plus loin une autre gouttière prolongeait le son de la pluie en tombant sur une fleur verte. Les gouttes d'eau sont des syllabes.

GODE ! GODE ! GODE !

(La prière de la pluie invente parfois le double d'un sexe vers le non né.)

Il ne faut pas prier pour l'enfanter.

Les chiens ne parlent pas, car ils sont sans mains, me dit un jour un philosophe.

Le non né est le désir vivant de devenir vivant au-dessus du vivant et de la mort.

Quand nous masturbons le non né, la Voix Lactée s'étend de plus en plus à l'intérieur de nous.

Existe-t-il du non né dans la nature ? « *Deus Sive Natura* », disait SPINOZA.

Quand je me regarde dans un miroir, je vois des yeux qui me regardent dans mes yeux, et je leur demande s'ils sont contents que je les regarde.

Je suis un poète qui manifeste.

Étymologiquement une manifestation est une ronde d'hommes et de femmes qui se donnent la main.

Avec ma femme nous nous donnons la main après l'amour.

« Le véritable enfant de cet amour est l'amour tout seul », me dit-elle tous les jours.

*

Quand je suis désespéré, comme aujourd'hui, quand la bêtise tourne dans la tête sanglante des hommes, je pense à ce Bouddha qui riait dans un faubourg de Tokyo, un 500 février ou un 600 septembre.

Je pense aussi à Henri MILLER qui écrivait à mon ami Pham Cong THIEN qu'il était fasciné par l'habitude que nous avons chez nous, à Toulouse, de confondre le « con » de la femme et le « aum » des mantras.

Dans le cercle des poètes de l'université, j'avais inventé le commencement d'une contre-prière. J'explorais alors vocalement le mot *Bouddha* et le mot *aum*. Dans une parodie du « *Aum Mané Pade Aum* », je disais, l'index replié sur le pouce, et les trois autres doigts levés en même temps : « BOUDU CONNNNNM ! » en faisant traîner le *n* jusqu'à l'extase.

BOUDU CON ! désigne dans notre langue « Dieu » et le « sexe » de la femme, expression qui, prononcée dans une seule émission de voix, s'emploie comme un étonnement (le second terme de l'expression « con » étant utilisé dans l'usage familier comme une virgule permanente, pratiquement après chaque mot pour rappeler d'où nous venons).

Le « aum » rassemble tous les sons, le « con » rassemble tous les sexes.

En prononçant le « con » comme le « aum », on passait ainsi du « BOUDDHA AUM » AU « BOUDU CON », au nom du principe.

*

Lorsque tu as faim : mange. Lorsque tu es fatigué : dors. Lorsque tu penses ou non-penses au principe : ris dans les deux attitudes.

Les mains de la pensée ne sont que les éclats d'un rire comme un miroir brisé sur lequel nous marchons en nous faisant saigner les mains. Les clowns, que nous connaissons, portent des masques pour cacher leur sourire. Nous ne sommes que les éclats d'un rire qu'on ne connaît pas.

Les larmes que fait couler le rire ne peuvent mentir, les textes anciens les ont classées sous la rubrique de « l'eau d'amour ».

La liberté fait toujours rire lorsqu'on la fait.

Jésus riait devant les marchands ou en changeant l'eau en vin dans une fête ou en s'arrachant les clous pour ressusciter.

Le Tao qui peut être exprimé par des paroles et des mains n'est pas l'éternel Tao. Le rire est la seule solution de Dieu dans l'anagramme du vide.

Alan W. WATTS nous apprend encore que les peintres qui représentent les patriarches du zen nous les montrent comme des clowns, hurlant de rire dans le vent en poursuivant des mouches, en toussant pour recracher les moustiques qu'ils avaient avalés ou se faisant des masques avec des feuilles.

Peut-on vider le vol de ses oiseaux ?

*

« Quand le sage indique la lune de son doigt, l'idiot regarde le doigt qui désigne la lune », dit le proverbe.

Mais le véritable sage est celui qui regarde le doigt et pas lune, car celui qu'on nomme « l'idiot » a déjà vu la lune.

Celui qui désigne devient souvent son propre but.

Chemin et destination sont confondus.

Celui qui montre veut, peut-être, cacher ce qu'il est.

Quand on nous désigne la lune, on a raison de regarder celui qui nous la montre. Il faut se méfier des faux prophètes. Il faut savoir être idiot.

*

La trinité du zen est éclairée par deux ermites fous, HANSHAN et SHISH-TE, et le dieu populaire obèse et paillard Pu-tai.

Leur rire nous dit que nous n'avons pas été créés. Il est le poème sans paroles qui se retourne pour s'embrasser en inventant ses dents.

Aujourd'hui nous écrivons des ex-poèmes avec des silences.

L'ex-poésie est une dialectique entre la main et la non-main.

En ne faisant pas, le poème fait.

Nous avons connu le feu.
Nous avons connu la terre.
Nous avons connu le ciel.

On n'étudie pas le chant des oiseaux sur une collection de rossignols empaillés.

Voilà ce que je découvris, dans une rue sans nom de Tokyo, un 500 février ou un 600 septembre, un après-midi où la pluie faisait « god-dog, god-dog, god-dog » sur un toit de tôle.

Les récits viennent toujours de l'avenir.

Aujourd'hui je ne masturbe plus rien. Ni Dieu ni le diable. Ou parfois les tables ou les planchers en récitant des ex-poèmes, comme un ex-poète debout sur la mort.

Je joue du violon avec un jambon. Je ne masturbe même plus la révolution.

Je ne branle que l'idée des morts pour les faire ressusciter dans les cimetières parmi les vivants qui sont plus morts que les morts.

Je t'embrasse depuis un anniversaire de l'art.